

## COMPTES RENDUS

---

Piero CAMILLA. — *Cuneo (1198-1382)*. Cuneo 1970. In-8°, 3 vol., VII-356, XXI-353 et XIII-282 pp. (N<sup>os</sup> 10, 11 et 12 de la Biblioteca della Società per gli studi storici archeologici et artistici della provincia di Cuneo.)

L'ouvrage monumental que M. Piero Camilla, directeur de la bibliothèque de Coni, vient de consacrer à cette ville intéresse de très près la Provence en raison des liens entre nos deux régions que séparent mais aussi unissent les cols des Alpes. De plus, Coni présente la particularité d'avoir été pendant plus d'un siècle le chef-lieu du Piémont angevin et la ville de cette région la plus attachée au parti des rois de Naples qui furent aussi les souverains de la Provence.

Précisément, M. Camilla étudie à fond l'histoire de Coni depuis sa fondation en 1198 jusqu'à la fin de la période angevine. Cet ouvrage solidement documenté comprend trois volumes, publiés par la Société historique de Coni, mais en fait il s'agit d'une seule étude historique, accompagnée de deux précieux volumes de preuves : l'un regroupe en une publication très soignée tous les documents intéressant l'histoire politique de la ville, l'autre renferme une édition des statuts de la commune tels qu'ils ont été approuvés en 1380, d'après un manuscrit sur parchemin des Archives municipales. Le souci d'une information authentique se manifeste aussi dans le premier volume : chaque chapitre est suivi d'un relevé chronologique des actes sur lesquels il s'appuie et, à la fin, l'auteur publie la chronique de Coni et les passages de diverses autres chroniques pouvant intéresser l'histoire de cette commune.

Les historiens du Moyen Age provençal pourront très utilement consulter ces documents et aussi les commentaires de l'auteur qui expose avec clarté le jeu politique assez complexe opposant pendant plus d'un siècle les seigneurs et les communes du sud-ouest du Piémont. Ils y trouveront quelquefois un peu écorchés des noms provençaux de seigneurs ou officiers de la Cour d'Aix, et aussi des familles de Coni connues également de ce côté des Alpes comme les Castellane (y a-t-il un rapport avec les nôtres ?), les Ardouin ou les Boullier. Coni est une ville neuve fondée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, au confluent de la Stura et du Gesso, par des hommes qui ont abandonné les terres voisines du marquisat de Saluces. Pour défendre leurs libertés, les citoyens de Coni recherchent la protection de l'abbaye de Borgo-San-Dalmazzo et l'amitié de la commune d'Asti (traité de 1198). Après un peu plus d'une décade, le marquis de Saluces étouffe cette première tentative d'émancipation.

On voit reparaître la commune en 1231 avec l'appui de Milan (Asti étant maintenant alliée au parti des seigneurs et des Gibelins). En 1238, la ville voit même ses privilèges reconnus par Frédéric II et elle étend son influence et son territoire mais se heurte toujours à la rivalité d'Asti.

La commune, pour triompher de ses ennemis et étendre son influence politique et ses intérêts économiques, se soumet en 1259 à Charles I<sup>er</sup> d'Anjou et favorise l'implantation de ce prince au-delà des Alpes. Cette première domination angevine se termine après la défaite de Rocavione (1277). Coni doit se soumettre au marquis de Saluces qui promet de respecter ses libertés. De 1305 à 1347, la ville est à nouveau incorporée au Piémont angevin, reconstitué par Charles II. Durant la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la situation politique devient plus confuse encore. Pour éviter de retomber aux mains des marquis de Saluces, Coni se donne au duc de Savoie puis aux Visconti. La domination angevine est rétablie précairement par deux fois (de 1356 à 1366 et de 1373 à 1382) mais se restreint presque à la seule ville de Coni qui, en 1382, avec l'accord de Louis d'Anjou, passe définitivement sous la domination savoyarde.

Après des chapitres chronologiques, l'auteur examine assez rapidement la vie administrative et religieuse à Coni, d'après les statuts communaux, puis reprend un exposé des faits politiques en examinant successivement les relations de Coni avec les villes et les seigneurs voisins. Il y a peu de critiques à faire à cet exposé clair et documenté aux meilleures sources. Peut-être pourrait-on regretter que la vie économique et sociale soit abordée seulement par allusion ou traitée trop rapidement comme un simple commentaire des statuts ; ces chapitres manquent pour faire de cet ouvrage une histoire urbaine complète.

Il convient de féliciter très chaleureusement le Dr Piero Camilla pour cet énorme travail de recherches et de synthèse. C'est un ouvrage très précieux pour les historiens du Piémont et des provinces voisines mais aussi pour les juristes.

E. BARATIER.

Gaby et Michel VOVELLE. — *Vision de la mort et de l'au-delà en Provence d'après les autels des âmes du purgatoire XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Colin, 1970. 100 p., 16 planches.

Il n'est pas trop tard pour rendre compte de l'ouvrage de G. et M. Vovelle : *Vision de la mort et de l'au-delà en Provence d'après les autels des âmes du purgatoire*<sup>1</sup>, bien qu'entre-temps Michel Vovelle ait soutenu une thèse qui aborde plus largement les problèmes des attitudes des Provençaux devant la mort. Petit livre (100 pages y compris les annexes), mais original et d'une extrême richesse tant par son contenu que sa méthode. Les auteurs ont fait usage, dans l'« attirante et dange-

(1) Leurs amis savent bien, comme le rappelle une page en exergue, que cette étude « fut achevée... dans la pensée de la mort » et la disparition de Gaby VOVELLE, en décembre 1969, a donné un caractère plus poignant à cette œuvre commune.

reuse » histoire des mentalités, d'une méthode, la plus rigoureuse possible, comptant ce qui est quantifiable pour éviter le subjectivisme, mais sans que jamais l'esprit de finesse des analyses n'ait eu à en souffrir.

Abordant l'étude de la vision du purgatoire (plus peut-être que de la mort proprement dite), à travers les autels consacrés aux « pauvres » âmes, de la naissance de la dévotion jusqu'à nos jours, G. et M. Vovelle ont pu ainsi suivre l'évolution tout à la fois des conceptions du purgatoire et de leurs représentations. Se défendant de faire de l'histoire de l'art ou de l'histoire religieuse (p. 9), ils ont pourtant joué sur un double registre : d'abord d'une histoire religieuse où la réforme catholique a, après les remises en cause protestantes, profondément remodelé la sensibilité des fidèles, et ensuite d'une histoire de l'art religieux que modifient non seulement l'évolution générale de l'esthétique, mais également le sens de la représentation. Il est symptomatique que l'appauvrissement thématique des tableaux d'autel du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 56) accompagne une remise en question du purgatoire traditionnel par les élites. Il est passionnant aussi de voir les mutations d'images. Par exemple : la Vierge d'abord omniprésente sur les tableaux, et principalement figurée comme la Madone à l'enfant, va devenir de plus en plus au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle la « médiatrice ». Au-delà de l'intérêt iconographique de telles remarques, on touche à la modification même du contenu théologique d'une forme de piété populaire.

La longue durée permet de saisir la vie même de la dévotion aux âmes du purgatoire. Née au XV<sup>e</sup> siècle (p. 15), elle se diffuse au niveau populaire au cours du premier XVII<sup>e</sup> siècle, au moment de l'« invasion mystique », comme une « petite monnaie » des attitudes élitistes, pour devenir un « élément important de la pastorale tridentine » (p. 22). Elle atteint son apogée dans la période 1670-1730, désignée ici d'un terme très heureux : « l'invasion dévote ». Et il est vrai, toutes les études récentes convergent sur ce point, que les effets de la réforme tridentine ne se sont pas généralisés dans les plus larges couches de la population avant le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans la diffusion du culte, certains ordres religieux (dominicains, carmes) ont joué un rôle important. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré les railleries des philosophes, et l'esprit critique du clergé gallican, voit l'extension maximale des autels des âmes du purgatoire (p. 37) ; on en trouve presque partout en Provence orientale, dans la moitié des paroisses en Provence occidentale. Les tableaux, souvent commandés par des confréries, tendent de plus en plus souvent à l'anonymat. Leur décor change, le rétable disparaissant peu à peu. On est à un tournant. Quant à l'image proprement dite, elle est assez stéréotypée et son contenu thématique va s'appauvrissant pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, malgré une remarquable continuité quantitative des tableaux. Pourtant, cette sclérose progressive est parfaitement indépendante, le fait est notable, de la Révolution. Pendant celle-ci, s'il n'y a pas de construction, il n'y a pas non plus de destruction de ces autels. C'est « la guerre de 1914 (qui) a tué les autels des âmes du purgatoire », relégués par les « poilus », et les anges ont dû céder la place aux « victoires »...

La durée n'est pas la seule dimension prospectée par G. et M. Vovelle. Les contrastes géographiques entre Provence orientale, où l'implantation des autels a été plus générale, et l'occidentale, entre le Nord moins touché et le Sud plus dévot, sont une des directions de recherches

importantes (poursuivie dans d'autres travaux). La séduisante notion de « frontière de sensibilité » apportée ici, sera très fructueuse dans des recherches futures.

Petit livre, disions-nous en commençant, mais important. La technicité apparente du sujet ne doit pas faire illusion, l'intérêt de la lecture ne se dément jamais et tous les curieux d'histoire provençale<sup>2</sup> y trouveront une foule d'indications précieuses sur la sensibilité religieuse de ce pays.

Marcel BERNOS.

---

(2) On peut regretter que, le plus souvent, les éditeurs ne comprennent pas les revues d'histoire régionale dans leur service de presse... Soucis d'efficacité ? de rentabilité ? On saisit mal alors pourquoi ne pas leur adresser au moins les ouvrages d'histoire provinciale qui intéressent leurs lecteurs au premier chef.